

à l'aide de petits boulets et, pour les feux de cuisine, en additionnant au mélange du paysan luxembourgeois un peu de gros charbon. Tous ont été unanimes à proclamer l'excellence de la découverte, qui apportera dans l'emploi du charbon une économie de 50 p. c. au moins, et devra évidemment avoir pour conséquence de faire baisser le prix exorbitant de la houille.

Le Sport consacre un long et intéressant article au maréchal Canrobert. Nous regrettons de ne pouvoir en citer que des fragments :

Ce qui est certain, c'est que le maréchal Canrobert peut promener ses regards sur la longue route parcourue, et partout sa pensée s'arrêtera sur de riantes étapes !

Heureux sous-lieutenant ! — Ils le sont tous, dit-on — brillant capitaine, glorieux général ; il n'a qu'à évoquer les brûlants souvenirs d'Afrique ; ceux de Crimée et d'Italie ; il verra, à travers des nuées de poudre, les lauriers et les fleurs cueillis par lui !

Il a le type militaire que les acteurs essaient en vain de saisir. Il personnifie à la fois le soldat et le chef, l'armée tout entière, renfermée dans une seule âme, sous un seul uniforme. Il parle militairement et marche militairement, même quand il a mal au pied ; tous ses mouvements sont, pour ainsi dire, disciplinaires et réglementaires. Quand il dit *bonjour*, on croirait qu'il va crier *Garde à vous !* Il est vrai qu'il fut un temps où, à son approche, plus d'une voix a dû crier : *Garde à moi !*

Cet air martial, qui est incrusté dans le maréchal, n'altère en rien son aimable bonhomie ; il est gai, cordial, obligeant ; l'empreinte guerrière est indépendante de son bon caractère ! Un salut de lui équivalait aux protestations de tout autre ; sa manière d'ôter son chapeau, exprime à celui qui le rencontre sa bonne volonté pour le servir ; si l'occasion s'en présente, son cœur est sur la main qu'il tend, et même en assénant un coup de sabre sur la tête d'un Arabe, il devait encore avoir une physionomie bienveillante.

Le maréchal a l'habitude de dire un mot aimable à chacun ; il fait le tour de son salon, comme un souverain. C'est une vieille tradition française qu'il a fait revivre, et les subalternes ne s'en plaignent pas. Cet usage, à la fois princier et paternel, n'a qu'un inconvénient, celui de prêter aux répétitions. Une idée domine presque toujours quand on arrête sa pensée sur quelqu'un ; elle s'y attache, et elle revient d'elle-même. Or, le maréchal retrouvant dans ses salons, pendant une année ou deux, les mêmes officiers, leur faisait souvent la même question, ou le même compliment. A un sous-lieutenant qui était joyeux convive, il a demandé toutes les semaines, pendant dix-huit mois, s'il avait bien diné ? A un colonel, dont la femme venait d'accoucher, il a annoncé sa visite de félicitations si souvent et si longtemps, qu'elle est accouchée une seconde fois avant d'avoir reçu cette visite.

Mais il n'a jamais de distractions quand il s'agit de rendre service ; officiers et soldats aiment à être sous ses ordres en campagne ou en garnison. Sa physionomie expressive et franche est populaire ; les enfants s'arrêtent au milieu de leurs jeux pour le regarder passer, et les soldats le considèrent comme leur propriété. Ne touchez pas à Canrobert, il est à eux !

Comme pendant, on lira avec plaisir le portrait suivant de la maréchale :

Son origine se perd, dit-on, dans la nuit des siècles, et si on veut remonter à sa source, on arrive aux marches du trône d'Écosse. Sa beauté est aussi célèbre que la bravoure du maréchal. Elle était un des astres brillants du second Empire ; l'Empire a disparu, mais l'astre éclaire encore la République, qui, soit dit en passant, a besoin d'être éclairée !

La maréchale Canrobert dansait et régnait à la cour de Napoléon III ; pendant la guerre, elle a été la providence des blessés ; rien que le plaisir de la contempler adoucissait leurs souffrances, et à présent, où tout sommeille dans les régions mondaines, au milieu de ce pauvre Paris, devenu si sérieux, voire même si triste, elle est encore un ornement, une belle chose qu'on aime à voir passer et qu'on aime bien plus encore à regarder de près.

Elle attire les regards et ce qui est plus difficile, elle sait les fixer ; elle brille comme un diamant ; il est vrai de dire que la monture fait valoir la pierre précieuse ; un beau tableau a besoin d'un cadre bien sculpté et surtout bien doré.

Raconter parlementaire emprunté au *Paris-Journal* :

Avant hier M. Germain présentait quelques considérations sur le budget avec une volubilité qui permettait difficilement d'en saisir le sens.

— Il a beaucoup de talent, disait un député à son voisin.

— Oui ; malheureusement, il se trompe parfois.

— C'est possible, répartit l'autre, mais au moins il se trompe... avec rapidité !

Le comte Russell s'est fait l'instigateur d'un grand meeting qui doit avoir lieu le 27 de ce mois à Saint-James Hall dans le but d'exprimer la sympathie qu'inspire aux Anglais protestants, la politique suivie par le gouvernement de Berlin vis-à-vis du clergé catholique allemand.

L'Union catholique de la Grande-Bretagne prépare, de son côté, la convocation d'un autre grand meeting public, qui aurait lieu sous la présidence du duc de Norfolk, pour exprimer la sympathie des catholiques anglais pour leurs coreligionnaires allemands.

La lutte engagée en Allemagne, entre le gouvernement et les catholiques, préoccupe beaucoup l'opinion publique en Angleterre.

On annonce que des combats de coqs auront lieu au commencement du mois de janvier dans les écuries d'un marchand de chevaux du quartier des Champs-Élysées.

Cette nouvelle nous surprend d'autant plus, que ce genre de plaisirs est défendu depuis longtemps en France. En 1867, dans le département du Nord, il fut question de renouveler ces combats, mais M. le préfet de Lille rappela par une circulaire que ces distractions sanguinaires étaient interdites par un arrêté du 11 février 1852.

L'usage des combats de coqs remonte à une époque très reculée, ils étaient le grand amusement des gentilshommes de la cour de Clovis, et, en 1204, Pierre de Montmorency obtint du roi que "le combat des coqs serait plaisir privilégié de seigneur." — Louis VII, sur le conseil de Bouchard de Montmorency, fils de Pierre, institua l'Ordre du Coq.

Dans les Pays-Bas, raconte Jean Darheims, les combats de coqs furent un amusement national et reçurent les plus grands honneurs. C'était au seizième siècle un délire épidémique qui aveuglait toutes les conditions. Les coqs qui avaient fait leurs

preuves étaient mis à l'encan comme des châteaux, et l'on se faisait gloire de les posséder, comme d'un domaine de la plus haute importance.

En 1530, les villes de Gand, Liège, Anvers et Bruxelles, vendirent pour un million de coqs combattants.

Il y avait dans les Flandres et l'Artois des confréries de "roideurs," partisans des combats de coqs, qui avaient des statuts sanctionnés par le souverain.

Ces confréries furent bientôt en guerre les unes contre les autres, et les roideurs en vinrent dans les grandes fêtes, à remplacer les animaux dans l'arène pour se battre les uns contre les autres, tant et si bien qu'en l'année 1608 le magistrat de Saint-Omer leur fit défense de "faire battre des coqs," excepté sur "Chière et le latte de Saint-Adrien et avec la présence d'un chasseur-dieu ou d'un sergent échevin."

Depuis ces époques reculées, ce genre de divertissement a été adopté par les Anglais ; nous aurions tort de le remettre en usage, et d'exploiter pour notre satisfaction cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq, pour nous servir de l'expression de Buffon.

PROMESSE IMPRUDENTE. — Le capitaine Wildes vivait tranquillement à Boxton (Derbyshire), quand il fut présenté par un de ses amis à Miss Annie Nuttall, fille d'un riche armateur de Birkenhead. La beauté de Miss Annie captiva bientôt les regards du capitaine. Une promesse de mariage fut aussitôt offerte et acceptée. Parmi les éléments les plus curieux de cette idylle qui vient de se dénouer devant la cour d'assises de Liverpool, est une lettre de Miss Annie à son fiancé, en date du 15 août : "Je ne veux pas oublier de vous remercier de l'eau de Cologne. Comme vous êtes bon pour moi ! comment vous paierai-je de retour ? En remplissant votre vie de rayons de soleil, et, avec l'aide de Dieu, en vous faisant oublier l'amertume du passé, ou du moins en vous aidant à regarder ce passé, sans tristesse."

Ce triste souvenir auquel la jeune fiancée faisait allusion, c'était un premier mariage dont le capitaine avait cru pouvoir demander à la cour de divorce de dénouer les liens malheureux. Étrange histoire ! trois jours après, le capitaine rompa toutes relations avec celle qui devait être sa seconde femme, et lui écrivait une lettre ainsi conçue :

"J'ai retrouvé ma femme. Je l'aime plus que jamais ! et ne puis que remercier Dieu d'avoir permis que cette rencontre ait eu lieu avant notre mariage ; car il nous a épargné de nombreux chagrins, etc."

La pauvre Miss Annie eut la douleur de lire dans le *Times*, le jour même qui avait été fixé pour ses noces, l'annonce suivante :

"Le capitaine Wildes se remarie aujourd'hui avec sa femme, dont un jugement de divorce l'avait séparé."

La famille de la belle abandonnée a intenté au capitaine déserter une action en rupture de promesse, et le jury a condamné le capitaine à payer à Miss Annie Nuttall une indemnité de 3,000 livres sterling.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU TABAC.

A la création de toutes choses, ce n'est pas dans l'ancien monde que poussait le tabac ; pas une feuille dans le Paradis terrestre. L'usage en eut été défendu.

Le peintre le plus fantasiste n'oserait risquer un Adam fumeur, une Ève au nez à la pendillante gouttelette.

Abel ne rêve pas la cigarette ; Caïn le cigare.

Aux enfants aucune transmission de pipes paternelles. Esau l'eût-il cédée pour un plat de lentilles.

La plante vénéneuse était ignorée des grands et des petits, des sages et des fous, des riches et des pauvres, des forts et des faibles ; — de Samson, qui, — le livre saint le dit, — était d'une force prodigieuse.

Les gens de mer ne chiquaient pas.

L'espèce humaine, sans tabac, était singulièrement vivace ; malgré toutes sortes de fléaux, les guerres, ces crimes en grand, il fallut pour les détruire en appeler au Déluge.

Noé fumeur eût oublié sa famille, et non sa pipe.

Passons les 1450 années qui précèdent le Déluge et les 2550 qui les suivent ; nous en aurons fini avec le vieux monde ! "Quarante siècles sans tabac !"

Voici, dans la 35ème année chrétienne, nos apôtres qu'unite une même pensée, la charité, flamme qui se communique. Mais la fumée du tabac isole ; les apôtres ne pouvaient être culotteurs de pipes.

Encore quinze siècles. Comptons : cinq mille cinq cents années sans tabac. C'est exact.

Nous sommes, en 1492, sur une barque que vers l'inconnu pousse le génie de Christophe Colomb.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

"Terre !" — Les arbres, aux fleurs dont l'air est embaumé, aux fruits dorés, ont un autre feuillage.

Et les oiseaux, énormes ou comme des mouches, silencieux ou bavards, un autre plumage. Rien de l'Europe ! "Est-ce un nouveau monde !" Voici des hommes. Quelques-uns s'enfuyaient affolés de terreur ; d'autres s'avancent, curieux....

MOEURS.

Mais ceux-ci, absorbés en ce qu'ils font, que font-ils ? Ils jouent, et se servent d'osselets. Aux enjeux succéderont d'autres enjeux, jusqu'aux dernières clartés du jour. Demain reviendra le soleil et demain les joueurs.

Colomb se dit : "J'ai vu cela partout !"

Voici des femmes. Pour elles, les plus pénibles travaux. C'est la bête de somme : la force prime le droit ; "barbares, monstres."

Et Colomb s'écrie : "Hélas ! cela toujours s'est fait : mon nouveau monde serait-il bien vieux ?"

USAGES.

Comme signe d'amitié, ce n'est pas de la main que ces hommes se touchent, mais du nez, auquel est accroché l'anneau que nous accrochons à l'oreille : ils sont trouvés ridicules.

Un des officiers de bord ayant ôté sa perruque, quelle étrangeté, pour eux à flottante chevelure, que cet être volontairement scalpé : ils les croient stupides. Leur peau est rouge ; nous disons la nôtre blanche : voilà la différence ; mais sous l'épiderme s'agitent mêmes passions, nos sept péchés : c'est la ressemblance.

Il n'y a variété que dans les mœurs, les usages.

LE TABAC.

Un usage bien singulier excite la curiosité des Européens : c'est de voir aux lèvres des naturels un petit rouleau noirâtre dont l'une des extrémités est allumée, et de voir s'échapper de leur bouche une fumée qu'ils rejettent par bouffées puantes.

Les Européens, eux aussi, voulant goûter de ce mets, en sont bientôt rassasiés : l'acreté de la plante, la puanteur de sa fumée, leur sont désagréables. Ils éprouvent vertiges, vomissements, et se croient empoisonnés.

C'était ce tabac, j'étais pour dire le même d'aujourd'hui, mais non, bien plus méchant, avec son acreté, et sa fumée qui individualise.

Il fut donc très facile à quelques hommes, moins ignorants, unis, de soumettre ces hommes ignorants, désunis.

Les Européens dédaignent la plante vénéneuse. Leurs successeurs, Espagnols et Portugais égorgeurs d'indigènes l'emportent chez eux, et, en échange, laissent au Nouveau Monde l'eau-de-vie (eau de mort.)

Malheureuses peuplades ! Ignorance — Tabac, deux poisons : peuplades aujourd'hui anéanties !

Le Portugal était alors une hardie petite nation ; l'Espagne, toute puissante : Espagnols et Portugais ont, depuis trois siècles, terriblement fumé !

En 1560, un ambassadeur français au Portugal, appelé Nioot, envoie la plante, réduite en poudre, à ma tante Catherine de Médicis, qui avait la migraine.

Sa majesté éternue : la migraine s'en va.

Le tabac fit-il passer ce mal passager ? C'est possible.

Catherine qui n'a plus besoin de priser, continue, parce que l'usage accidentel devient continuelle habitude.

Les courtisans singent la reine : bientôt il n'y a plus sur les manchettes, les jabots, et dans les nez haut placés, que poudre à la Reine.

Le peuple, imitateur, après s'être fourré dans le nez la poudre sternutatoire, met à ses lèvres le noirâtre rouleau, et, plus dégoûtant encore, mâche l'herbe puante.

L'usage s'étant répandu à l'étranger, des souverains remarquent qu'il nuit à leurs intérêts, détériore leurs sujets. Ils font prêcher qu'il cause des maladies. C'était vrai : on ne voulait pas le croire. Dire au peuple le plus spirituel qu'il s'abrutit par l'abus des boissons enivrantes et du tabac, c'est facile. Le difficile c'est qu'il le croie.

Les bons conseils étant inutiles, il est interdit d'user de la plante vénéneuse et, moyen très-ingénieux pour que l'usage cesse d'être facultatif, des souverains, en Russie, Perse, Turquie, font fendre quelques lèvres de fumeurs, coupé quantité de nez de priseurs. J'avoue que ce n'était pas le moyen de donner une bonne physionomie à leurs sujets, n'ayant pas de nez.

En Angleterre, là c'est mieux, ils ne les défigurent pas au moins ; ils les pendent et, il y en eut de nombreuses pendaisons ; mais l'atrocité fut impuissante : elle dut même augmenter l'usage.

Voici ce que disait Fagon, médecin de Louis XIV, alors que l'usage commençait à s'introduire en France. "La plante qu'à envoyé notre ambassadeur Nicot nuit à la santé. Malgré l'impôt établi sous Louis XIII, et que vient d'élever notre roi Louis XIV, l'usage augmente : bien des gens fument, chez eux en cachette, la politesse ne voulant pas que l'on soit incommode à son prochain ; mais déjà on aperçoit dans les rues des individus, grossiers sans doute, qui fument !" Veuillez ne pas trop me haïr, messieurs les fumeurs.

I. B. P. G. de Québec.

Québec, 20 janvier.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 19. — L'*Univers* a suspendu sa publication.

Les personnes voyageant entre la France et l'Italie n'ont plus besoin d'être pourvues de passe-ports.

Paris, 20. — M. Washburn, ministre américain en cette ville, a présenté une médaille d'or à M. Thiers, au nom des résidents français de Philadelphie. Dans son discours, M. Washburn a fait l'éloge du peuple français. M. Thiers a dignement répondu. Il a déclaré que la République était la seule forme de gouvernement possible en France, ce qui fortifiera le lien qui rattache les deux pays.

Versailles, 20. — Dans l'Assemblée, aujourd'hui, le bill donnant au gouvernement le pouvoir de nommer les maires, a été adopté par une majorité de 43 voix.

Le Duc de Cazes a déclaré que le gouvernement désirait voir le Pape jouir d'une indépendance spirituelle, mais qu'il voulait conserver en même temps ses relations d'amitié avec l'Italie. Il a proposé l'ajournement de l'interpellation qu'avait demandé un député ultramontain. Sa motion a été adoptée.

ESPAGNE.

Madrid, 19. — Un nommé Cambats, qui a servi comme colonel sous la Commune de Paris, a été fait prisonnier à Carthagène par les troupes espagnoles.

Senor Sagasta, ministre des affaires étrangères est occupé à préparer une note qu'il doit envoyer aux différents pouvoirs étrangers.

ANGLETERRE.

Londres, 19. — Le navire *Minnichaha*, parti de Calais, pour Dublin, s'est perdu près des Îles Scilly, et 10 hommes de son équipage ont péri.

Liverpool, 20. — Le vapeur *Celtic*, de la ligne "White Star" qui est parti de ce port jeudi dernier, a rencontré des débris flottants qui ont sérieusement endommagé son hélice. Ce vapeur est retourné à Queenstown à la remorque du vapeur *Gaelic*. La cargaison du *Celtic* sera transportée à bord de ce dernier vaisseau et les passagers resteront à Queenstown jusqu'à vendredi prochain ; ils s'embarqueront alors sur le vapeur *Baltic*.

Achetez une boîte des Pilules de Colby en cas de besoin.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit le Rhumatisme.